

Mon nom dans la déportation : Roger CAILLEUR.

Le 27 avril 1944, départ de Compiègne pour Auschwitz (matricule 185 209).

Birkenau du 30 avril au 12 mai.

Buchenwald du 14 mai au 25 mai 1944 (matricule 52 983).

Flossenbourg du 25 mai au 15 juin (matricule 9 514).

15 juin 1944 : Départ de 186 hommes pour Hersbruck.

Arrivée au soir. Transport en camions pour Happurg, petit bourg situé à 8 - 10 km d'Hersbruck.

A Happurg nous étions logés dans une grange aménagée, lavabos et W.C. au rez-de-chaussée, châlits avec couvertures au 1er étage. Les paillasses étaient neuves.

L'appel, qui durait environ 1/4 d'heure, était effectué sur un petit chemin à proximité d'un cours d'eau. En raison du manque de place, nous n'avions que peu d'appels.

A Happurg, nous étions mieux traités au camp qu'au travail. Nous partions par groupe pour des lieux de travail différents. Les premiers jours, je suis allé à Pommels-Brum faire du terrassement. Nous étions commandés par des civils, purs-nazis, toujours armés de matraques. Les premiers cas de dysenterie apparurent. Nous étions soignés par un soit-disant Docteur répondant au nom de Caseau (Toulouse). Ce docteur exigeait de ses malades leur ration de pain en échange d'un peu de poudre de charbon. Le chef de block était détenu de droit commun en camp depuis plus de 10 ans; il n'était pas méchant avec nous. Lorsqu'il s'aperçut du traitement que nous faisais subir le "docteur", nous ne l'avons plus revu, sans pour autant savoir ce qu'il était devenu.

Avec une dizaine de camarades nous partîmes travailler à la gare d'Hersbruck. Nous étions gardés par des civils avec qui nous pouvions parler, en cachette bien entendu. Notre soupe venait d'Hersbruck. Les rations étaient si bonnes que les gardiens jetaient leur bouillon pour venir manger la soupe avec nous...

Après avoir travaillé une semaine en gare d'Hersbruck, nous entendîmes parlé d'un travail appelé "la mine". Nous partîmes à quelques hommes pour aider deux mineurs allemands. Mes camarades et moi étions affectés à la galerie G, qui était la plus éloignée. Cette mine était située à environ 1,5 km du camp. Le chemin était toujours humide car l'eau descendait de la montagne. Enfin, il fallait escalader un sentier sur env. 2 à 300 mètres pour atteindre une plate forme de quelques mètres de largeur. A partir de cette plate forme, chaque équipe se rendait à sa galerie.

Un escalier avait été construit en troncs d'arbres. Notre travail consistait à déblayer la mine derrière les mineurs en déversant terre et pierres dans le ravin. Très vite, nous sommes entrés en profondeur. Nous avons construit une voie pour wagonnets. L'effectif s'est alors renforcé. Après trois semaines passées à Happurg, nous sommes partis pour Hersbruck; à cette époque il n'y avait encore que 4 blocks très peu occupés. Mes camarades et moi étions au block 3. Autour des baraques et sur l'ensemble du camp nous pouvions encore trouver des légumes que nous mangions directement sur place. Chaque soir des camarades venaient grossir le camp. A partir de ce moment là tout changea pour nous : renforcement de la discipline, fréquents appels, kapos de droit commun (la plupart allemands venus d'autres camps, Flossenburg et même Dachau). Sous le moindre prétexte nous devions nous mettre au garde-à-vous, porter la main à notre béret et, sur commandement, le descendre sur la cuisse. Il fallait que ce mouvement s'effectue dans un ensemble parfait, comme cela était rarement le cas, ce type d'exercice durait souvent deux à trois heures. Nous préférions aller travailler que rester au camp.

A partir de la fin juillet, des équipes ont été formées pour la mine de sorte à effectuer "les trois huit" : de 6 heures à 14 heures, de 14 heures à 22 heures et de 22 heures à 6 heures du matin : nous étions environ 800 à 1 000 hommes par équipe. Lorsque nous devions travailler le matin (équipe de 6 heures), nous étions réveillés à 3 h 30, café et appel par n'importe quel temps, c'est-à-dire souvent dans la boue car le camp était construit sur de la terre cultivable. Tous les prisonniers devaient être présents (sauf l'équipe de nuit), y compris les malades; les corps des camarades morts devaient être portés à l'appel. Tant que le nombre de prisonniers inscrits n'était pas atteint nous devions rester sur place. Vers 5 h 15 l'équipe du matin partait relever l'équipe de nuit. Un quai avait été aménagé dans un champ pas très loin du camp. Nous attendions un train qui venait ou ne venait pas. Si l'attente était trop longue nous avions ordre de nous rendre à notre travail à pied. Nous arrivions alors avec 1 heure de retard. Les camarades de l'équipe de nuit devaient attendre notre arrivée. Lorsqu'il y avait une alerte, personne ne devait quitter le camp, l'équipe de l'après-midi ne pouvait être relayée et devait attendre le lendemain matin, sans aucune nourriture. Il n'était pas admis que le travail ralentisse. Bien des camarades ne supportaient pas les seize heures. Si par malheur un camarade tombait, le kapo s'en donnait à coeur-joie et tapait sur l'homme à terre jusqu'à ce que mort s'en suive.

Une équipe devait parfois partir avec des sentinelles et kapos pour couper des sapins et les ramener à la mine. Ce travail était très pénible car le bois mouillé était lourd et la charge mal répartie; beaucoup de camarades y ont laissé leur vie. Les sapins arrivaient devant la galerie, il fallait alors les écorcer en plein vent ou sous la pluie. Ce bois servait au boisage de la mine lorsque la roche était friable. Parfois nous avions la chance de parcourir de bonnes distances sans avoir à boiser. Lorsque nous dynamitions la roche, cela ne provoquait parfois que peu d'éboulements; lorsque les éboulements étaient importants, les camarades n'avaient parfois pas le temps de se retirer et il fallait alors déblayer rapidement pour retrouver les corps, la plupart du temps écrasés. Sur certains passages l'eau ruisselait et les hommes qui étaient affectés au transport des gravats étaient trempés comme des soupes. Le kapo était un volontaire français au travail en Allemagne, qui avait été déporté dans notre camp pour marché noir. Il parlait bien l'allemand, avait de bonnes relations avec les chefs de blocks et avait de ce fait pratiquement tous les droits. Ainsi lorsqu'un wagonnet arrivait sur une plaque tournante pour être vidé, il se faisait un plaisir d'ouvrir une vanne d'air comprimé pour aveugler les détenus, le wagonnet déraillait et tant qu'il n'était pas remis sur ses rails, le kapo frappait les détenus. Ce français répondait au nom de Jacquot et était bordelais. Il est certainement responsable de la mort de bien des hommes. Les hommes qui étaient déjà trempés, devaient alors attendre pour pouvoir vider le wagonnet, si bien que leurs vêtements gelaient sur leur corps. Une fois rentrés au camp, ils étaient admis à l'infirmerie et bien souvent nous ne les revoyions jamais.

Une des fantaisies du chef de block consistait à déclarer vers 9 - 10 heures que tout le monde devait être rasé pour midi, chose impossible car nous n'avions pas le droit d'avoir de rasoir ou autre objet tranchant et il n'y avait que trois ou quatre coiffeursbarbiers. Il fallait donc faire la queue pour être rasé. Etaient rasés en priorité les polonais et les russes, les français en dernier car nous étions peu nombreux et de surcroît très mal vus des polonais qui nous reprochaient de ne pas les avoir aidés en 1939. Ceux qui n'étaient pas rasés n'avaient pas droit à leur soupe et recevait en plus un coup de louche sur la tête.

Lorsque nous rentrions du travail le matin, nous avions un café et pouvions à peine dormir une heure, ensuite il y avait rassemblement, coupe de cheveux, rasage ou désinfection. Dans ce dernier cas, tout le monde était rassemblé, nu, les vêtements pliés sous le bras faisant apparaître le matricule. Nous partions pour les douches, déposions nos habits et couverture dans une roulotte pour la désinfection. La salle de douche était petite et nous étions tassés à 40 ou 50 personnes. L'eau chaude suffisait juste pour les premiers. Ensuite nous sortions collés les uns aux autres et rentrions au block seulement une fois que tout le monde était douché. Il fallait encore attendre un bon moment avant que nos vêtements et couvertures nous reviennent.

Ce cérémonial se déroulait assez fréquemment car nous changions rarement de linge de corps.

Très souvent, au réveil, nous nous apercevions que le camarade de lit était mort. Si c'était possible nous prenions alors sa veste afin de recevoir deux rations de soupe. Si sa veste était en meilleure état que la nôtre nous la gardions et changions le numéro.

Vers la fin de l'année 1944, le camp fut atteint d'épidémies de typhus et de dysenterie. Les morts étaient entassés du côté de l'infirmerie et même dehors car il n'y avait pas assez de place. Hersbruck n'avait pas de crématoire, les morts étaient mis par trois dans des caisses et partaient pour une destination inconnue.

Le commandant demandait régulièrement des renforts de Flossenburg ou de Dachau. En janvier 1945, sur les 186 hommes du départ nous n'étions plus nombreux. Pour se rendre au travail il fallait monter et redescendre le chemin glacé en cette saison; nous étions obligés de nous donner le bras par groupe de cinq. Personne ne voulait être sur le côté car il y avaient les chiens et les sentinelles. S'il arrivait que l'un d'entre nous glisse, entraînant bien souvent d'autres camarades; les chiens mordaient et les coups de crosse pleuvaient.

Vers la fin février nous étions obligés, en plus de notre journée de travail, de ramasser des fagots pour les cuisines car le charbon manquait. Au block, nous avions quelques détenus tchèques qui recevaient des colis alors que les autres n'avaient rien. Les tchèques bénéficiaient de la protection du chef de block et de sa "suite". Avec des camarades natifs de Monceau les Mines, nous avons décidé de les voler durant une alerte. Malheureusement je fus surpris en regagnant mon lit après l'alerte. Je dus rester toute la nuit au garde à vous et reçus de nombreux coups. Lorsque l'officier est venu comme chaque matin visiter les blocks, il me demanda ce que j'avais fait et me fit donner 25 coups de tuyau en caoutchouc sur le bas du dos. Après la correction, il m'annonça que j'étais transféré au block 4. Ce block était la terreur de tous, car le chef de block était un véritable fou qui avait plusieurs morts par jour à son actif. Mon moral était tombé bien bas. J'appris alors qu'un kommando disciplinaire était créé et j'y entrai dès les premiers jours. Nous étions 21 et j'étais le seul français. Il y avait des russes, des polonais, des italiens et autres nationalités. Le Kapo était russe et très sévère. Nous étions considérés comme dangereux et 4 sentinelles S.S. avec chiens nous gardaient. Au cours de la première journée huit hommes sont entrés à l'infirmerie : nous ne les avons jamais revus.

Le travail consistait à porter des rails ou d'autres matériaux lourds. Nous avions des gants de protection mais il était interdit de les porter. Le trajet était de quelques centaines de mètres mais à mi-parcours il y avait un tuyau d'air comprimé qui passait à 50 cm du sol. Il fallait l'enjamber avec le rail. Ces rails pour wagonnets étaient moins longs et moins gros que des rails ordinaires. Nous les portions à 3 à un bout et 2 à l'autre à tour de rôle. Nous avions un camarade atteint de dysenterie qui ne pouvait même pas s'arrêter pour se satisfaire et devait travailler avec ses excréments qui lui coulaient le long des jambes. Dès le début je fus pris en grippe par mon équipe qui prétendait que je me baissais pour moins porter. Le Kapo me mit seul en cours de parcours pour porter une extrémité du rail. Je dus faire appel à toute ma volonté pour y réussir. Arrivés à destination, le Kapo commanda en russe de jeter le rail; n'ayant pas compris, je reçus tout le poids du rail sur l'épaule et tombai. Le Kapo se chargea alors de me faire glisser dans le ravin à coups de pied. Plusieurs S.S. me tenaient en joue. Arrivé en haut le Kapo me fit retomber et ainsi plusieurs fois de suite. Mes forces m'abandonnaient, je pleurais et ne sentais plus mes mains par le froid. De retour au camp, je suis allé voir un détenu politique allemand que je connaissais bien et qui avait fait ses études en France. Je l'ai supplié de me faire rentrer à l'infirmierie. Malgré les difficultés, il réussit. Je peux dire qu'il m'a sauvé la vie. Je suis resté trois semaines à l'infirmierie : chaque matin j'évitais la visite en contournant les chalits, mais un jour je ne pus y échapper. Je fus renvoyé à mon block et le lendemain à la mine. A l'heure de la soupe le chef du camp vint au block et me demanda d'aller voir l'officier S.S.. Il me précisa que j'allais recevoir 25 coups car je n'étais pas rentré au kommando disciplinaire. J'arrivais devant l'officier au garde à vous. Il me demanda ma nationalité et me dit alors en français de partir. Je ne demandais pas mon reste; malheureusement ma soupe avait disparu.

Je retournai donc à la mine où je ne retrouvai qu'un seul camarade. L'escalier s'était effondré par le dégel et il fallait monter à la mine en s'agrippant aux racines. Je ne n'avais plus la force de suivre et beaucoup de mes camarades également. Pour ne plus avoir à travailler, je décidais de me faire écraser un doigt. J'attendis d'être de l'équipe de nuit, mis mon doigt sur le rail; le wagonnet fit le reste. Je fus exempté de travail. On me fit un pansement sur place et je pus rester dans un coin de la mine où je dormis une bonne partie de la nuit. Ce n'est qu'en rentrant au camp au matin que je ressentis les premières douleurs. Je suis allé à l'infirmierie et un médecin russe me coupa le doigt. Il parlait français et me demanda si j'étais gaucher. Je confirmais. Au moment de la soupe il vint me voir et me fit remarquer que je ne semblais pas être plus gaucher que lui. Il me dit encore que si les autres détenus en avaient fait de même peut-être que la guerre serait déjà finie et il me fit donner une ration de soupe en supplément. A partir de ce jour, il n'y eut plus pour moi ni appel, ni travail.

Quelques jours après, on m'envoya dans un block de convalescence, si on peut dire. Je fus atteint du typhus. Je dus traverser tout le camp avec juste une couverture sur le corps pour rejoindre l'autre bout du camp où il n'y avait que des cas de typhus. Beaucoup ne résistèrent pas. J'avais un camarade qui était de l'Eure comme moi. Il m'apportait du café et de l'eau potable, en échange je lui donnais les rations de pain que je ramassais près des morts car la maladie avait supprimé tout appétit.

Début avril, la caserne fut mitraillée, vers le 15 avril 1945 je fus évacué dans un wagon à charbon et après deux jours de voyage, j'arrivai à Dachau (Matricule 151 528). A mon tour je fus atteint de dysenterie.

Je fus libéré le 29 avril 1945 peu après j'attrapai une pleurésie.

P.S. Il y a eu à Hersbruck des kilomètres de creusés sous la montagne, parfois les tunnels atteignaient 8 à 10 mètres de haut. Le nombre de victimes dans ce kommando fut considérable : sur 186 hommes arrivés le premier jour, nous ne sommes plus que trois.

Roger Paillé

.....

Je n'ai pas employé dans ce récit les termes allemands qui étaient bien entendu utilisés quotidiennement. Je n'en ai qu'une connaissance auditive et ne saurai les orthographier correctement.

DISPARITION DE ROGER CAILLE

Il était l'un des derniers rescapés d'Auschwitz

HOMMAGE. Installé à Vernon, Roger Caillé était l'un des derniers rescapés d'Auschwitz. Il s'est éteint lundi à l'âge de 85 ans. Avec lui, l'expression « devoir de mémoire » prenait tout son sens...

Pendant la guerre, Roger Caillé, boulanger de profession, veut échapper au S. T. O. (service du travail obligatoire). Il quitte la Normandie pour le Tarn où il travaille comme saisonnier agricole avant d'intégrer un maquis. Résistant, il est arrêté le 1er mars 1944 à 20 ans sous un faux nom, Roger Cailleur, afin de ne pas mettre en danger sa famille. Avec 1643 autres personnes, il fait partie du convoi qui le conduit directement à Auschwitz-Birkenau.

Immédiatement, il perçoit les atrocités qui s'y déroulent : « ce qui m'a le plus marqué, c'est un convoi de juifs hongrois qui, à peine arrivé, a disparu, nous confiait-il en janvier 2005. Quand j'ai posé des questions autour de moi, on m'a montré la cheminée. »

Pour rester en vie : un bon moral

Tatoué du matricule 185209, il fut transféré de camp en camp : Buchenwald, Flossenbürg, Hersbruck près de Nuremberg, Dachau... Il y passe de 10 jours à 9 mois. Là-bas, il enchaîne les tâches. Il a été de corvée pour charrier les morts, puis a participé à des travaux de terrassement et au creusement d'une usine souterraine. Les kapos nazis n'avaient alors aucune pi-



■ C'est une figure de la résistance qui s'en va (ici en compagnie de son épouse en janvier 2005)

tration de Flossenbürg. Longtemps, Roger Caillé s'est tu. Il a fallu qu'il retourne sur les lieux de son arrestation en 1968 et y rencontre un « copain de misère » pour enfin s'épancher. Il retourne trois fois en pèlerinage à Auschwitz, avec sa femme en 1985, puis avec ses deux fils en 1994, enfin avec sa fille et sa petite fille en 1998.

Soucieux du devoir de mémoire, il n'hésite pas à se rendre dans des écoles allemandes afin de raconter la vie dans les camps. Il participe aussi à des conférences avec des élèves à Gaillon, aux Andelys, à Louviers et au collège Ariane de Vernon.

Décédé lundi à l'âge de 85 ans, les obsèques de Roger Caillé seront célébrées ce vendredi à 14 h 30 à la Collégiale de Vernon. Roger Caillé était le beau-père du premier adjoint de Vernon, Jean-Luc Piednoir.

CETTE SEMAINE

Nouvel arrivage
**RENTREE
DES CLASSES**

Cahiers, stylos plume,
ruban adhésif...

Surstock du fournisseur

**LESSIVE
en POWDRE**

Ex : Le baril 3,42kg :
..... **4,90** (soit 1,43 le kg)

Surstock du fournisseur

Beau choix de
**LIVRES
pour l'ÉTÉ !**

Pratiques, culturels,
cuisine, pour enfants...

NOZ

VERNON
4 Rue Ogereau
Commerçant indépendant

Je m'abonne
par prélèvement
automatique,
c'est
+ pratique

À la rencontre des jeunes Allemands

À son retour de détention Roger Caillé écrit toutes les atrocités vécues par lui et ses compagnons dans les camps de concentration afin d'exorciser ses démons. Le texte de six pages est déposé à l'association des déportés et familles de disparus du camp de concen-

pas chargé de famille à l'époque et je n'avais pas à me lamenter sur le sort de ma femme ou de mes enfants."

Il est libéré par les Américains le 29 avril 1945. Le retour en France n'est pas facile, de nombreuses personnes ne comprenant pas pourquoi certains étaient revenus et pas leurs proches.

tié, ils avaient droit de mort sur les prisonniers.

Au cours de sa détention, Roger Caillé souffre du typhus, se fait volontairement mutiler d'un doigt, attrape la dysenterie et une pleurésie. Et pourtant, il survit : « J'avais bon moral, ça joue énormément, expliquait-il aux collégiens d'Ariane de nombreuses années plus tard, en février 2006. Je n'étais